

La Paix est-elle pour demain ?

Tu m'as encore dit aujourd'hui, camarade : « Le socialisme, les Etats-Unis Socialistes, c'est très beau, mais ce que je veux tout de suite, c'est la Paix. Plus de restrictions, plus de bombardements, plus de crainte d'être déporté en Allemagne : la Paix. Si les Américains débarquent, ils chasseront les Allemands et nous aurons la paix. » Ce désir de paix, tous l'ont à l'atelier. Ils avaient cru que le débarquement en Sicile était la préface immédiate à l'attaque du continent. Quelle désillusion pour eux de voir que les Anglo-Saxons n'avancent pas et font la guerre au ralenti. Mais aussi quelle leçon ! Car comprendre les raisons de la guerre au ralenti des alliés c'est aussi comprendre que leur victoire ne serait pas la paix, mais le germe de nouvelles guerres, de nouvelles destructions, de nouvelles misères.

Pourquoi font-ils la guerre au ralenti ?

Parce qu'ils encaissent de gros bénéfices

Les banquiers et les industriels qui quadruplent leurs bénéfices n'ont pas envie de voir finir trop vite cette excellente affaire : la guerre.

Parce qu'ils se font aussi la guerre entre eux

Chaque jour l'Amérique empiète un peu plus sur l'Angleterre et chaque jour la volonté de résistance des capitalistes anglais s'accroît. Ils ne veulent pas risquer leur flotte, leur aviation, leur armée, pour les beaux yeux des Américains. Garder le plus de force possible pour ne pas être réduits, demain, à ramasser les miettes du festin : voilà la politique des dirigeants anglais.

Dans ces conditions, comment serait-il possible pour les Alliés d'élaborer une stratégie militaire vraiment commune ?

Parce qu'ils veulent ruiner l'Europe continentale

Les bombardements des cités industrielles et des principaux ports de l'Europe n'ont pas qu'un but militaire : ils réduisent l'Europe à ne plus être demain qu'une proie facile pour les hommes d'affaires de la City et de Wall-Street. Finir la guerre trop tôt, sans avoir réalisé ce plan, voilà qui ne serait pas du goût de ces Messieurs.

Parce qu'ils veulent laisser s'épuiser l'U.R.S.S.

Et qui ne se rend compte que l'Armée Rouge, saignée chaque jour davantage, use ses forces dans la boue et la neige du front de l'Est ? Rien ne peut réjouir plus ceux qui n'ont pas réussi à détruire le régime des Soviets en 1918-21 : les capitalistes anglais et américains entre autres. L'U.R.S.S. est ravagée par la guerre : si la révolution mondiale ne la sauve pas, elle devra faire appel demain à l'aide du capitalisme pour se relever de ses ruines : elle y serait forcée parce que les U.S.A., plus puissants que jamais, l'obligeraient à composer. Ce serait un nouveau pas vers la destruction de la propriété collective en U.R.S.S. et l'ouverture du marché russe.

On comprend que les capitalistes ne songent pas à aider l'U.R.S.S. et que, en même temps que des tanks et des avions à l'U.R.S.S., ils livrent à l'Allemagne du pétrole par l'Espagne et des avions par le Portugal.

Parce qu'ils ont peur de la Révolution

A peine les Alliés avaient-ils pris pied en Sicile, le peuple italien, mettant à profit les défaites de sa bourgeoisie, secouait le joug fasciste. A Milan, à Turin, dans toute l'Italie du Nord, les ouvriers occupaient les usines. Quelle fut l'attitude des Anglo-Saxons ? En Sicile, le général Alexander protégeait les fascistes contre la foule. Quant aux ouvriers de Milan, non seulement les généraux alliés les laissaient froidement massacrer par les S.S., mais encore ils donnaient un coup de main aux assassins en réduisant en cendres les faubourgs ouvriers de Milan.

Les « libérateurs » ne sont pas pressés de pénétrer en Europe où des mouvements révolutionnaires risquent d'accompagner les défaites nazies : ils se partagent avec les nazis la tâche de mater les ouvriers révolutionnaires et ils bombardent sans regret les cités ouvrières d'Europe.

Nor, la paix n'est pas pour demain

Car les capitalistes n'ont aucun intérêt à en précipiter l'échéance. Du reste, alors même que l'Allemagne serait battue, le gouvernement d'Alger a déjà promis d'aller d'un pas léger faire la guerre au Japon. Certes, cette guerre ne durera pas éternellement. Mais seule la lutte révolution-

naire des ouvriers et des paysans la fera se terminer avant que des millions d'hommes aient encore péri sous les bombes. Seule elle peut la terminer en détruisant à jamais le germe des guerres modernes : le régime capitaliste. Camarade, rappelle-toi la vieille maxime des communistes :

« Si tu veux la Paix, prépare la Révolution »

SMUTS S'INSPIRE

Un beau tollé qu'il a soulevé, le Maréchal Smuts ! Oser dire qu'après la guerre, les petits états « démocratiques » d'Europe ne seront plus le noyau du monde ! Et la France avec eux encore ! Tous les stylos tricolores de Paris, de Vichy et d'Alger se sont dressés, dans un même élan de vertueuse indignation.

Pourtant ces Messieurs de Paris ne nous ont donné du discours de Smuts que des extraits tronqués et ceux de Londres que des mises au point. Aucun d'eux n'a communiqué le contenu réel d'un exposé à la presse qui était un programme d'après-guerre. C'est dommage. Car Smuts n'est pas seulement membre du cabinet de guerre britannique. Chacun sait qu'il sert aussi de haut-parleur à Churchill pour les communications gênantes. Et Eden s'est bien gardé d'en nier le caractère officiel. Au pauvre Maréchal, boycotté par la presse légale et illégale, la Vérité offrira donc le refuge de ses colonnes, s'excusant que le manque de place l'obligeait à résumer.

Le Maréchal n'y va pas par quatre chemins : « Vous ne vous imaginez tout de même pas, explique-t-il en substance, que le traité de paix va être négocié avec tous ces belligérants qui, tous, ont des intérêts opposés ! Cela durerait plus de dix ans. La guerre finira donc seulement sur un armistice indéfiniment prolongé. Les termes en sont dictés par les grandes puissances : les U.S.A., l'Angleterre et l'U.R.S.S. Non seulement aux vaincus. Mais encore à la poussière des vainqueurs (Voite-toi la face, Charte de l'Atlantique !). L'avenir du monde d'après-guerre sera donc régi par ces trois grandes puissances. »

Oublions un instant la prétention des capitalistes à régler le sort du monde d'après-guerre. Oublions l'hypocrisie de leurs déclarations hypocrites pro-soviétiques, sous le couvert desquelles ils travaillent à asservir et à dépecer l'U.R.S.S. Saignons seulement l'iniquité de Smuts, car Smuts est inique. Serrée entre ses deux puissants « amis », l'Angleterre se sent seule. D'autant que l'ami américain a profité de la guerre pour la débarrasser de son or, de sa suprématie aérienne et navale, ainsi que des principaux marchés qui lui restaient.

Au capitalisme anglais il ne reste le choix qu'entre deux solutions : La première c'est de reconnaître la suprématie de Wall-Street, d'entrer dans un état unique anglo-saxon et de constituer une tête de pont yankee en Europe. Mais cette solution, le capitalisme anglais ne veut pas en entendre parler. A la place, il préconise le retour au plan proposé par Churchill à Reynaud en 1940 : *Fondre avec l'Angleterre, la France, la Belgique et la Hollande en un seul état fédératif*. Il espère ainsi rétablir l'équilibre avec les U.S.A. grâce à l'addition de ces cent millions d'habitants, des ressources industrielles, des flottes et des quatre principaux empires coloniaux.

Un tel plan de Smuts-Churchill est hautement significatif.

D'abord il est la réplique des plans de Hitler, comme Léat n'a pu s'empêcher de le constater dans *L'Œuvre* : subordonner l'Europe et la réduire à la portion congrue pour dominer

LA PAIX "made in U.S.A."

Harry Hopkins, le collaborateur de Roosevelt, déclarait récemment : « L'Amérique sortira de cette guerre avec la corbeille de pain (sic) pleine à déborder », et voulait à peine le dessin de garder l'Europe à la carte de rationnement et à la portion congrue. En effet, l'industrie américaine, financée par la loi "prêt et bail", a fait des progrès gigantesques à la faveur du conflit. Elle ne pourra continuer à "se rem-

plir la corbeille" qu'en détruisant sans pitié l'industrie européenne, son éventuel concurrent. Les bombardiers "alliés" font de la besogne prévoyante pour les magnats yankees. La réduction de l'Europe à l'état semi-colonial, avec le recul économique et politique, voilà ce que signifierait la domination de l'impérialisme yankee. Même pas le retour à la terre, car l'Amérique, grand producteur et exportateur de céréales, pourrait jeter sur les marchés européens une telle quantité de produits agricoles que les prix s'effondreraient bien au-dessous des cours qui permettent au paysan européen de gagner sa vie, avec les moyens arriérés et les espaces restreints dont il dispose.

L'Amérique propose un plan pour régler les difficultés économiques de l'après-guerre : le plan White. Comme elle dispose de 80 % de l'or mondial, le plan propose évidemment le retour à l'étalon or. Une nouvelle unité monétaire serait créée. Sa couverture serait constituée par des quotes-parts apportées par les divers pays à un fonds de stabilisation qui jouerait le rôle de banque internationale. Ces participations correspondraient à la richesse des divers pays, en or et en devises. La Banque Internationale pourrait gérer "en commun" certaines richesses, exploiter des colonies par exemple. Chaque pays y voterait, comme dans une société capitaliste privée, selon un nombre de voix correspondant à ses quotes-parts. Et les capitalistes yankees font semblant de faire un beau geste de renoncement : ils se contentent de 25 % des voix, soit 2.500 sur 10.000. Mais la Grande-Bretagne et ses colonies disposant de 1.020 voix, l'U.R.S.S. de 760, la Chine de 351 voix, les grandes puissances totalisent, même coalisées, seulement 2.130 voix. Le reste des voix est aux mains d'une poussière de puissances dominées financièrement par les Etats-Unis. Dans les sociétés financières, les holdings, il faut du reste infiniment moins de 25 % des voix pour imposer ses volontés. Les U.S.A. sont donc assurés automatiquement de la majorité. Le plan White assurera l'hégémonie américaine.

Mais qu'importe, dira-t-on, si la monnaie est assainie et si l'on mange à sa faim. En réalité, comment assainirait-on les monnaies quand une paralysie progressive gagnerait toutes les branches de l'économie européenne, victorieusement concurrencée par les U.S.A. ? Et il faut être un pauvre d'esprit pour croire que la ruine européenne serait compensée par le corned-beef américain. Avec quoi les masses paupérisées et affamées le paieraient-elles ? Ce serait le chômage généralisé, une nouvelle vague de misère et de famine. L'impérialisme américain ne peut apporter que la ruine et les restrictions, la trique et la guerre.

Mais en Amérique même, après la grève des 500.000 mineurs, c'est celle de 15.000 métallos, tandis que Roosevelt doit réquisitionner les chemins de fer pour essayer d'enrayer la grève générale des cheminots. Les capitalistes yankees sentent le sol trembler sous leurs pieds.

UN PLAN ESCLAVAGISTE

L'Evening Standard reproduit le plan "de paix" publié dans toute la presse de l'U.R.S.S., officiellement, par l'économiste soviétique Varga. Après avoir longuement réfléchi sur le Traité de Versailles, dénoncé par l'Internationale Communiste comme un monument de tyrannie, Varga s'est aperçu que Versailles péchait surtout par sa douceur. Aussi propose-t-il que l'Allemagne paye, après la victoire "alliée", 13 fois la somme qu'elle devait en 1921. Comme il sait d'avance que c'est impossible il a pensé à tout : les machines allemandes seront saisies et 5 millions de travailleurs allemands déportés en U.R.S.S. pour "reconstruire les régions dévastées". Après l'esclavage de Hitler, l'esclavage des réparations. Ce plan sanglant et réactionnaire tend à faire peser la responsabilité de la guerre non sur le capitalisme international mais sur le peuple allemand. Il ferait le jeu de l'impérialisme américain en détruisant l'économie allemande. Cette destruction entraînerait un chômage massif non seulement en Allemagne mais dans toute l'Europe. C'est la première fois, conclut le journal anglais, que dans un traité de paix une clause prévoit l'esclavage de larges masses populaires. Les haines inexpiables creuseraient d'insurmontables fossés entre les prolétaires.

C'est bien ce que veulent les bourgeois de tous les pays. La bureaucratie stalinienne s'avère une fois de plus l'ennemie mortelle de la Révolution Socialiste.